LE BOURRU BIENFAISANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

DE M. GOLDONI;

Dédiée à Madame MARIE ADELAIDE de France.

Représentée à la Cour le Mardi 5 Novembre 1771.

NOUVELLE ÉDITION.





A PARIS,
Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXVIII.

ACTEURS.

M. GERONTE.

M. DALANCOUR, Neveu de M. Géronte.

DORVAL, Ami de M. Géronte.

VALERE, Amoureux d'Angélique.

PICARD, Laquais de M. Géronte.

Un Laquais de M. Dalancourt.

Mde. DALANCOUR.

ANGELIQUE, Sœur de M. Dalancout.

MARTON, Gouvernante de M. Géronte.

La Scene se passe dans un Sallon chez MM. Géronte & Dalancour. Il y a trois portes, dont l'une introduit dans l'appartement de M. Géronte; l'autre, vis-à-vis, dans celui de M. Dalancour.; & la troisieme, dans le fond, sert d'entrée & de sortie à tout le monde. Il y aura des chaises, des fauteuils, & une table avec un échiquier.

LE BOURRU *BIENFAISANT*, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTON, ANGÉLIQUE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, Valere je vous en prie. Je crains pour moi, je crains pour vous. Ah ! si nous étions surpris.....

VALERE.

Ma chere Angélique !....

MARTON.

Partez, Monsieur.

VALERE, *à Marton.*

De grace, un instant ; si je pouvois m'assurer ... ;

MARTON.

De quoi ?

VALERE.

De son amour, de sa constance....

ANGÉLIQUE.

Ah ! Valere, pourriez-vous en douter ?

MARTON.

Allez ; allez, Monsieur ; elle ne vous aime que trop.

VALERE.

C'est le bonheur de ma vie....

MARTON.

Partez vîte. Si mon Maître arrivoit...

ANGÉLIQUE, *à Marton.*

Il ne sort jamais si matin.

MARTON.

Cela est vrai. Mais dans ce Sallon, (vous le savez bien) il s'y promene, il s'y amuse. Voilà-t-il pas ses échecs ? Il y joue très-souvent. Oh ! vous ne connoissez pas M. Géronte.

VALERE.

Pardonnez-moi ; c'est l'oncle d'Angélique, je le sais ; mon pere étoit son ami ; mais je ne lui ai jamais parlé.

MARTON.

C'est un homme, Monsieur, comme il n'y en a point ; il est

foncièrement bon, généreux ; mais il est fort brusque & très-difficile.

ANGÉLIQUE.

Oui ; il me dit qu'il m'aime, & je le crois ; cependant, toutes les fois qu'il me parle, il me fait trembler.

VALERE, *à Angélique.*

Mais qu'avez-vous à craindre ? Vous n'avez ni pere ni mere : votre frere doit disposer de vous : il est mon ami, je lui parlerai.

MARTON.

Eh ! oui, fiez-vous à M. Dalancour !

VALERE, *à Marton.*

Quoi ! pourroit-il me la refuser ?

MARTON.

Ma foi, je crois que oui.

VALERE.

Comment !

MARTON.

Ecoutez en quatre mots. (*A Angélique.*) Mon neveu, le nouveau Clerc du Procureur de M. votre frere, m'a appris ce que je vais vous dire : comme il n'y a que quinze jours qu'il y est entré, il ne me l'a dit que ce matin ; mais c'est sous le plus grand secret qu'il me l'a confié ; ne me vendez pas, au moins.

VALERE.

Ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Vous me connoissez.

MARTON, *adressant la parole à Valere, à demi-voix, & toujours regardant aux coulisses.*

Monsieur Dalancour est un homme ruiné, abymé ; il a mangé tout son bien ; & peut-être celui de sa sœur ; il est perdu de dettes ; Angélique lui pese sur les bras ; &, pour s'en débarrasser, il voudroit la mettre dans un Couvent.

ANGÉLIQUE.

Dieu ! que me dites-vous là ?

VALERE.

Comment ! est-il possible ? Je le connois depuis long-tems ; Dalancour m'a toujours paru un garçon sage, honnête, vif, emporté même quelquefois ; mais....

MARTON.

Vif ! oh ! très-vif, presqu'autant que son oncle : mais il n'a pas les mêmes sentimens ; il s'en faut de beaucoup.

VALERE.

Tout le monde l'estimoit, le chérissoit. Son pere étoit très-content de lui.

MARTON.

Eh ! Monsieur, depuis qu'il est marié, ce n'est plus le même.

VALERE.

Se pourroit-il que Madame Dalancour ?...

MARTON.

Oui, c'est elle, à ce qu'on dit, qui a causé ce beau changement. M. Géronte ne s'est brouillé avec son neveu que pour la sotte com-

plaisance qu'il a pour sa femme ; &.... je n'en sais rien ; mais je parierois que c'est elle qui a imaginé le projet du Couvent.

ANGÉLIQUE, *à Marton.*

Qu'entends-je ? ma belle-sœur, que je croyois si raisonnable, qui me marquoit tant d'amitié ! je ne l'aurois jamais pensé.

VALERE

C'est le caractere le plus doux....

MARTON.

C'est précisément cela qui a séduit son mari.

VALERE.

Je la connois, & je ne peux pas le croire.

MARTON.

Vous vous moquez, je crois. Est il de femme plus recherchée dans sa parure ? Y a-t-il des Modes qu'elle ne saisisse d'abord. Y a-t-il des Bals, des Spectacles où elle n'aille pas la premiere ?

VALERE.

Mais son mari est toujours avec elle.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon frere ne la quitte pas.

MARTON.

Eh bien ! ils sont fous tous deux, & ils se ruinent ensemble.

VALERE.

Cela est inconcevable.

MARTON.

Allons, allons, Monsieur ; vous voilà instruit de ce que vous vouliez savoir : sortez vîte, & n'exposez pas Mademoiselle à se perdre dans l'esprit de son oncle, qui est le seul qui puisse lui faire du bien.

VALERE, *à Angélique.*

Tranquilisez-vous, ma chere Angélique ; l'intérêt ne formera jamais un obstacle....

MARTON.

J'entends du bruit : sortez vîte. *Valere sort.*

SCENE II.

MARTON, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !

MARTON.

C'est surement votre oncle. Ne l'avois-je pas dit ?

ANGÉLIQUE.

Je m'en vais.

MARTON.

Au contraire, restez ; & ouvrez-lui votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je le crains comme le feu.

MARTON.

Allons, allons, courage. Il est fougueux quelquefois ; mais il n'est pas méchant.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes sa Gouvernante, vous avez du crédit auprès de lui ; parlez-lui pour moi.

MARTON.

Point du tout ; il faut que vous lui parliez vous-même. Tout au plus, je pourrois le prévenir, & le disposer à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, dites-lui quelque chose ? je lui parlerai après.

(Elle veut s'en aller.)

MARTON.

Ne vous en allez pas.

ANGÉLIQUE.

Non, non, appellez-moi ; je n'irai pas loin. *(Elle sort.)*

SCENE III.

MARTON, *seule.*

QU'elle est douce ! qu'elle est aimable ! je l'ai vu naître ; je l'aime ; je la plains, & je voudrois la voir heureuse. *(Appercevant M. Géronte.)* Le voici.

SCENE IV.

M. GÉRONTE, MARTON.

M. GÉRONTE, *adressant la parole à Marton.*

PIcard !

MARTON.

Monsieur....

M. GÉRONTE.

Que Picard vienne me parler.

MARTON.

Oui, Monsieur. Mais pourroit-on vous dire un mot ?

M. GÉRONTE, *fort & avec vivacité.*

Picard, Picard !

MARTON, *fort en colere.*

Picard, Picard !

SCENE V.

M. GÉRONTE, PICARD, MARTON.

PICARD, *à Marton.*

ME voilà, me voilà.

MARTON, *à Picard, avec humeur.*

Votre maître....

PICARD, *à M. Géronte.*

Monsieur....

M. GÉRONTE, *à Picard.*

Vas chez mon ami Dorval ; dis-lui que je l'attends pour jouer une partie d'échecs.

PICARD.

Oui, Monsieur ? mais....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

PICARD.

J'ai une commission.

M. GÉRONTE.

Quoi donc ?

PICARD.

Monsieur votre neveu.....

M. GÉRONTE, *vivement.*

Vas-t-en chez Dorval.

PICARD.

Il voudroit vous parler....

M. GÉRONTE.

Vas donc, Coquin.

PICARD.

Quel homme ! *(Il sort.)*

SCENE IV.

M. GÉRONTE, MARTON.

M. GÉRONTE, *s'approchant de la table.*

LE fat ! Le misérable ! Non, je ne veux pas le voir ; je ne veux pas qu'il vienne altérer ma tranquillité !

MARTON, *à part.*

Le voilà maintenant dans le chagrin : il n'y manquoit que cela.

M. GÉRONTE, *assis.*

Le coup d'hier ! Oh ! ce coup d'hier ! Comment ai-je pu être mat avec un jeu si bien disposé ? Voyons un peu. Je n'ai pas dormi de la nuit. *(Il examine le jeu.)*

MARTON.

Monsieur, pourroit-on vous parler ?

M. GÉRONTE.

Non.

MARTON.

Non ; Cependant j'aurois quelque chose d'intéressant....!

M. GÉRONTE.

Eh bien ! Qu'as-tu à me dire ? Dépêche-toi.

MARTON.

Votre niece voudroit vous parler.

M. GÉRONTE.

Je n'ai pas le temps.

MARTON.

Bon !.... C'est donc quelque chose de bien sérieux que vous faites-là ?

M. GÉRONTE.

Oui, cela est très-sérieux. Je ne m'amuse gueres ; mais, quand je m'amuse, je n'aime pas qu'on vienne me rompre la tête, entends-tu ?

MARTON.

Cette pauvre fille....

M. GÉRONTE.

Que lui est-il arrivé ?

MARTON.

On veut la mettre dans un Couvent.

MARTON.

Sur-tout, n'allez pas vous impatienter.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Non, te dis-je.

MARTON, *à part, en s'en allant.*

Je tremble pour Angélique. *(Elle sort.)*

SCENE VII.

M. GERONTE, *seul.*

Elle a raison. Je me laisse emporter quelquefois par ma vivacité ; ma petite niece mérite qu'on la traite avec douceur.

SCENE VIII.

M. GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE *se tient à quelque distance.*

M. GERONTE.

Approchez.

ANGELIQUE, *avec timidité, ne faisant qu'un pas.*

Monsieur....

M. GERONTE, *un peu vivement.*

Comment voulez-vous que je vous entende, si vous êtes à une lieue de moi. ANGELIQUE *s'avance en tremblant.* Excusez, Monsieur.

M. GERONTE, *avec douceur.*

Qu'avez-vous à me dire.

ANGELIQUE.

Marton ne vous a-t-elle pas dit quelque chose.

M. GERONTE *Il commence avec tranquillité & s'échauffe peu-à-peu.*

Oui ; elle m'a parlé de vous ; elle m'a parlé de votre frere, de cet insensé, de cet extravagant, qui se laisse mener par une femme imprudente, qui s'est ruiné, qui s'est perdu, & qui me manque encore de respect ! *Angélique veut s'en aller.*

M. GERONTE, *vivement.*

Où allez-vous ?

ANGELIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, vous êtes en colere....

M. GERONTE.

Qu'est-ce que cela vous fait ! Si je me mets en colere contre un sot, ce n'est pas contre vous. Approchez, parlez, & n'ayez pas peur de ma colere. ANGELIQUE.

Mon cher oncle, je ne saurois vous parler, si je ne vous vois tranquille. M. GERONTE, *à part.*

Quel martyre ! *(A Angélique, en se contraignant.)* Me voilà tranquille. Parlez. ANGELIQUE.

Monsieur.... Marton vous aura dit....

M. GERONTE.

Je ne prens pas garde à ce que me dit Marton ; c'est de vous que je le veux savoir.

ANGELIQUE, *avec timidité.*

Mon frere....

M. GERONTE, *la contrefaisant.*

Votre frere....

ANGELIQUE.

Voudroit me mettre dans un Couvent.

M. GERONTE.

Eh bien ? Aimez-vous le Couvent ?

ANGELIQUE.

Mais, Monsieur....

M. GERONTE, *vivement.*

Parlez donc.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas à moi à me décider.

M. GERONTE, *encore plus vivement.*

Je ne dis pas que vous vous décidiez : mais je veux savoir quel est votre penchant.

ANGELIQUE.

Monsieur, vous me faites trembler.

M. GERONTE, *à part.*

J'enrage. (*En se contraignant.*) Approchez, je vous comprends ; vous n'aimez donc pas le Couvent.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur.

M. GERONTE.

Quel est l'état que vous aimeriez davantage ?

ANGELIQUE.

Monsieur...

M. GERONTE, *un peu vivement.*

Ne craignez-rien, je suis tranquille, parlez-moi librement.

ANGELIQUE, *à part.*

Ah ! que n'ai-je le courage !....

M. GERONTE.

Venez ici. Voudriez-vous vous marier.

ANGELIQUE.

Monsieur....

M. GERONTE, *vivement.*

Oui, ou non ?

ANGELIQUE.

Si vous vouliez....

M. GERONTE, *vivement.*

Oui, ou non ?

ANGELIQUE.

Mais, oui.

M. GERONTE, *encore plus vivement.*

Oui? Vous voulez vous marier, perdre la liberté, la tranquillité ? Eh bien ! tant pis pour vous ; oui, je vous marierai.

ANGELIQUE, *à part.*

Qu'il est charmant, avec sa colere !

M. GERONTE, *brusquement.*

Avez-vous quelque inclination ?

ANGELIQUE, *à part.*
Si j'osois lui parler de Valere !

M. GERONTE, *vivement.*
Quoi ! auriez-vous quelque amant ?

ANGELIQUE, *à part.*
Ce n'est pas le moment ; je lui ferai parler par sa Gouvernante.

M. GERONTE, *toujours avec vivacité.*
Allons ; finissons. La maison où vous êtes, les personnes avec lesquelles vous vivez, vous auroient-elles fourni l'occasion de vous attacher à quelqu'un ; Je veux savoir la vérité ; oui, je vous ferai du bien : mais à condition que vous le méritiez ? entendez-vous ?

ANGELIQUE, *en tremblant.*
Oui, Monsieur.

M. GERONTE, *avec le même ton.*
Parlez-moi nettement, franchement ? avez-vous quelque inclination ?

ANGELIQUE, *en hésitant & tremblant.*
Mais.... non, Monsieur, je n'en ai aucune.

M. GERONTE.
Tant mieux. Je penserai à vous trouver un mari.

ANGELIQUE, *à part.*
Dieu ! je ne voudrois pas. (*A M. Géronte.*) Monsieur...

M. GERONTE.
Quoi ?

ANGELIQUE.
Vous connoissez ma timidité....

M. GERONTE.
Oui, oui, votre timidité.... Je connois les femmes : vous êtes à présent une colombe ; quand vous serez mariée, vous deviendrez un dragon.

ANGELIQUE.
Hélas ! mon oncle, puisque vous êtes si bon....

M. GERONTE.
Pas trop.

ANGELIQUE.
Permettez-moi de vous dire....

M. GERONTE, *en s'approchant de la table.*
Mais Dorval ne vient pas.

ANGELIQUE.
Ecoutez-moi, mon cher oncle....

M. GERONTE, *occupé à son échiquier.*
Laissez-moi.

ANGELIQUE.
Un seul mot...

M. GERONTE, *fort vivement.*
Tout est dit.

ANGELIQUE, *à part en s'en allant.*
Ciel ! me voilà plus malheureuse que jamais, que vais-je devenir ? Eh ! ma chere Marton ne m'abandonnera pas.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

M. GERONTE, *seul.*

C'Est une bonne fille ; je suis bien-aise de lui faire du bien. Si même elle avoit eu quelque inclination, j'aurois tâché de la contenter ; mais elle n'en a point : je verrai.... je chercherai.... Mais que diantre fait ce Dorval, qui ne vient pas ; Je meurs d'envie d'essayer une seconde fois ce maudit coup qui m'a fait perdre la partie. C'étoit sûr, je devois gagner. Il falloit que j'eusse perdu la tête. Voyons un peu.... Voilà l'arrangement de mes pieces ; voilà celui de Dorval. Je pousse le Roi à la case de sa Tour. Dorval place son Fou à la seconde case de son Roi. Moi.... Echec ; oui, & je prends le Pion. Dorval... a-t-il pris mon Fou, Dorval ? Oui, il a pris mon Fou, & moi... double Echec avec le Cavalier. Parbleu, Dorval a perdu sa Dame. Il joue son Roi ; je prends sa Dame. Ce coquin, avec son Roi ; a pris mon Cavalier. Mais tant pis pour lui ; le voilà dans mes filets ; le voilà engagé avec son Roi. Voilà ma Dame ; oui, la voilà : Echec & Mat ; c'est clair : Echec & Mat, cela est gagné.... Ah ! si Dorval venoit, je lui ferois voir. (*Il appelle* Picard.)

SCENE X.

M GERONTE, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *à part, & d'un air très-embarrassé.*

Mon oncle est tout seul, s'il vouloit m'écouter.

M. GERONTE, *sans voir Dalancour.*

J'arrangerai le jeu comme il étoit. (*Il appelle plus fort :*) Picard !

M. DALANCOUR.

Monsieur....

M. GERONTE, *sans se détourner, croyant parler à Picard.*

Eh bien ? As-tu trouvé Dorval?

SCENE XI.

M. GERONTE, DORVAL, M. DALANCOUR.

M. DORVAL, *qui entre par la porte du milieu, à M. Géronte.*

Me voilà, mon ami.

M. DALANCOUR, *d'un air résolu.*

Mon oncle....

M. GERONTE, *se retournant, apperçoit Dalancour, se leve brusquement, renverse la chaise, s'en va sans rien dire, & sort par la porte du milieu.*

SCENE XII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *en souriant.*

QU'est-ce que cela signifie ;

M. DALANCOUR, *vivement.*

Cela est affreux ; c'est moi à qui il en veut.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Je connois bien là mon ami Géronte.

M. DALANCOUR.

J'en suis faché pour vous.

DORVAL.

Vraiment ! je suis arrivé dans un mauvais moment.

M. DALANCOUR.

Pardonnez sa vivacité.

DORVAL, *souriant.*

Oh ! je le gronderai.

M. DALANCOUR.

Ah ! mon cher ami, il n'y a que vous qui puisse me rendre service auprès de lui.

DORVAL.

Je le voudrois bien de tout mon cœur, mais.....

M. DALANCOUR.

Je conviens que, sur les apparences, mon oncle a des reproches à me faire ; mais s'il pouvoit lire au fond de mon cœur, il me rendroit toute sa tendresse, & je suis sûr qu'il ne s'en repentiroit pas.

DORVAL.

Oui, je vous connois ; je crois qu'on pourroit tout espérer de vous : mais Madame Dalancour....

M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Ma femme, Monsieur ? Ah ! vous ne la connoissez pas ; tout le monde se trompe sur son compte, & mon oncle le premier. Il faut que je lui rende justice, & que je vous découvre la vérité : elle ne sait rien de tous les malheurs dont je suis accablé : elle m'a cru plus riche que je n'étois ; je lui ai toujours caché mon état. Je l'aime ; nous nous sommes mariés fort jeunes : je ne lui ai jamais donné le tems de rien demander, de rien desirer ; j'allois toujours au-devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir ; c'est de cette maniere que je me suis ruiné.

DORVAL.

Contenter une femme ; prévenir ses desirs ! La besogne n'est pas petite.

M. DALANCOUR.

Je suis sûr que, si elle avoit su mon état, elle eût été la premiere à me retenir sur les dépenses que j'ai faites pour elle.

DORVAL.

Cependant elle ne les a pas empêchées.

M. DALANCOUR.

Non, parce qu'elle ne s'en doutoit pas.

DORVAL, *en riant.*

Mon pauvre ami !...

M. DALANCOUR, *d'un air fâché.*

Quoi ?

DORVAL, *toujours en riant.*

Je vous plains.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Vous moqueriez-vous de moi ?

DORVAL, *toujours en souriant.*

Point du tout. Mais....vous aimez prodigieusement votre femme.

M. DALANCOUR, *encore plus vivement.*

Oui, je l'aime, je l'ai toujours aimée, & je l'aimerai toute ma vie ; je la connois ; je connois toute l'étendue de son mérite, & je ne souffrirai jamais qu'on lui donne des torts qu'elle n'a pas.

DORVAL, *sérieusement.*

Doucement, mon ami, doucement ; modérez cette vivacité de famille.

M. DALANCOUR, *toujours vivement.*

Je vous demande mille pardons ; je serois au désespoir de vous avoir déplu : mais quand il s'agit de ma femme...

DORVAL.

Allons, allons, n'en parlons plus.

M. DALANCOUR.

Mais je voudrois que vous en fussiez convaicu.

DORVAL, *froidement.*

Oui, je le suis.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, vous ne l'êtes pas.

DORVAL, *un peu plus vivement.*

Pardonnez-moi, vous dis-je.

M. DALANCOUR.

Allons, je vous crois, j'en suis ravi. Ah ! mon cher ami, parlez à mon oncle pour moi.

DORVAL.

Je lui parlerai.

M. DALANCOUR.

Que je vous aurai d'obligations !

DORVAL.

Mais, encore, il faudra bien lui dire quelques raisons. Comment avez-vous fait pour vous ruiner en si peu de temps ? Il n'y a que quatre ans que votre pere est mort ; il vous a laissé un bien considérable, & on dit que vous avez tout dissipé ?

M. DALANCOUR.

Si vous saviez tous les malheurs qui me sont arrivés ! J'ai vu que mes affaires alloient se déranger, j'ai voulu y remédier, & le remede a été encore pire que le mal. J'ai écouté des projets ; j'ai entrepris des affaires ; j'ai engagé mon bien, & j'ai tout perdu.

DORVAL.

Et voilà le mal. Des projets nouveaux ! ils en ont ruiné bien d'autres.

M. DALANCOUR.

Et moi sans retour.

DORVAL.

Vous avez très-mal fait, mon cher ami ; d'autant plus que vous avez une sœur.

M. DALANCOUR.

Oui, & il faudroit penser à lui donner un état.

DORVAL

Chaque jour, elle embellit. Madame Dalancour voit beaucoup de monde chez elle ; & la jeunesse, mon cher ami... quelquefois... vous devez m'entendre.

M. DALANCOUR.

C'est pour cela, qu'en attendant que j'aie trouvé quelque expédient, j'ai formé le projet de la mettre dans un Couvent.

DORVAL.

La mettre au Couvent ; cela est bon : mais en avez-vous parlé à votre oncle ?

M. DALANCOUR.

Non ; il ne veut pas m'écouter : mais vous lui parlerez pour moi, vous lui parlerez pour Angélique ? il vous estime, il vous aime, il vous écoute, il a de la confiance en vous, il ne vous refusera pas.

DORVAL.

Je n'en fais rien.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Oh ! j'en suis sûr ; voyez-le, je vous en prie, tout-à-l'heure.

DORVAL.

Je le veux bien. Mais où est-il maintenant,

M. DALANCOUR.

Je vais le savoir. Voyons, holà quelqu'un !

SCENE XIII.

PICARD, M. DALANCOUR, DORVAL.

PICARD, *à M. Dalancour.*

Monsieur.

M. DALANCOUR, *à Picard.*

Mon oncle est-il sorti ?

PICARD.

Non, Monsieur, il est descendu dans le Jardin.

M. DALANCOUR.

Dans le Jardin ! A l'heure qu'il est ?

PICARD.

Cela est égal, Monsieur : quand il a de l'humeur, il se promene il va prendre l'air.

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je vais le joindre.

M. DALANCOUR.

Non, Monsieur ; je connois mon oncle : il faut lui donner le temps de se calmer, il faut l'attendre.

DORVAL.

Mais, s'il alloit sortir ; s'il ne remontoit pas ?

PICARD, *à Dorval.*

Pardonnez-moi, Monsieur, il ne tardera pas à remonter. Je sais comme il est : un demi-quart d'heure lui suffit. D'ailleurs, Monsieur, il sera bien-aise de vous trouver ici.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien ! mon cher ami, passez dans son appartement : faites-moi le plaisir de l'attendre.

DORVAL.

Je le veux bien. Je sens combien votre situation est cruelle ; il faut y remédier ; je lui parlerai pour vous : mais, à condition....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Je vous donne ma parole d'honneur.

DORVAL.

Cela suffit. (*Il entre dans l'appartement de M. Géronte.*)

SCENE XIV.

PICARD, M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR.

Tu n'as pas dit à mon oncle ce que je t'avois chargé de lui dire.

PICARD.

Pardonnez-moi, Monsieur, je lui ai dit ; mais il m'a renvoyé à son ordinaire.

M. DALANCOUR.

J'en suis fâché. Avertis-moi des bons momens où je pourrai lui parler ; un jour je te récompenserai bien.

PICARD.

Je vous suis bien obligé, Monsieur ; mais, Dieu merci, je n'ai besoin de rien.

M. DALANCOUR.

Tu es donc riche ?

PICARD.

Je ne suis pas riche ? mais j'ai un maître qui ne me laisse manquer de rien. J'ai une femme, j'ai quatre enfans ; je devrois être dans l'embarras ? mais mon maître est si bon : je les nourris sans peine, & on ne connoît pas chez moi la misere. (*Il sort.*)

SCENE XV.

M. DALANCOUR, *seul.*

AH ! le digne homme que mon oncle ! Si Dorval gagnoit quelque chose sur son esprit ! Si je pouvois me flatter d'un secours proportionné à mon besoin !... Si je pouvois cacher à ma femme... Ah ! pourquoi l'ai-je trompée ? Pourquoi me suis-je trompé moi-même ? Mon oncle ne revient pas. Tous les momens sont précieux pour moi ; allons en attendant, chez mon Procureur... Que j'y vais avec peine ! Il me flatte, il est vrai, que malgré la sentence, il trouvera le moyen de gagner du temps ; mais la chicane est odieuse ; l'esprit souffre, & l'honneur est compromis. Malheur à ceux qui ont besoin de tous ces honteux détours. *Il veut s'en aller.*

SCENE XVI.

M. DALANCOUR, Madame DALANCOUR.

M. DALANCOUR, *appercevant sa femme.*

VOici ma femme.

Madame DALANCOUR.

Ah, ah ! vous voilà, mon ami ? Je vous cherchois par-tout.

M. DALANCOUR.

J'allois sortir....

Madame DALANCOUR.

Je viens de rencontrer ce Bourru.... il grondoit, il grondoit !

M. DALANCOUR.

Est-ce de mon oncle que vous parlez ?

Madame DALANCOUR.

Oui. J'ai vu un rayon du Soleil, j'ai été me promener dans le jardin, & je l'ai rencontré : il pestoit, il parloit tout seul, & tout haut ; mais tout haut..... Dites-moi une chose.... n'y a-t-il pas chez lui quelque Domestique de marié ?

M. DALANCOUR.

Oui.

Madame DALANCOUR.

Assurément, il faut que cela soit ; il disoit du mal du mari & de la femme ; mais du mal !... Je vous en réponds.

M. DALANCOUR, *à part.*

Je me doute bien de qui il parloit.

Madame DALANCOUR.

C'est un homme bien insupportable.

M. DALANCOUR.

M. DALANCOUR.

Cependant il faudroit avoir quelques égards pour lui.

Madame DALANCOUR.

Peut-il se plaindre de moi ? Lui ai-je manqué en rien. Je respecte son âge, sa qualité d'oncle. Si je me moque de lui quelquefois, c'est entre vous & moi ; vous me le pardonnez bien ? Au reste, j'ai tous les égards possibles pour lui ; mais dites-moi sincérement, en a-t-il pour vous ? en a-t-il pour moi ? Il nous traite très-durement, il nous hait souverainement, moi sur-tout il me méprise on ne peut pas davantage. Faut-il, malgré tout cela, le flatter, aller lui faire notre cour ?

M. DALANCOUR, *avec un air embarrassé.*

Mais... quand nous lui ferions notre cour... il est notre oncle ; d'ailleurs, nous pourrions en avoir besoin.

Madame DALANCOUR.

Besoin de lui ! Nous ? Comment ? N'avons nous pas assez de bien pour vivre honnêtement ? Vous êtes rangé. Je suis raisonnable. Je ne vous demande rien de plus que ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Continuons avec la même modération, & nous n'aurons besoin de personne.

M. DALANCOUR, *d'un air passionné.*

Continuons avec la même modération !...

Madame DALANCOUR.

Mais oui ; je n'ai point de vanité, je ne vous demande pas davantage.

M. DALANCOUR, *à part.*

Malheureux que je suis !

Madame DALANCOUR.

Mais vous me paroissez inquiet, rêveur ; vous avez quelque chose.... vous n'êtes pas tranquille.

M. DALANCOUR.

Vous vous trompez, je n'ai rien.

Madame DALANCOUR.

Pardonnez-moi, je vous connois, mon cher ami : si quelque chose vous fait de la peine, voudriez-vous me le cacher ?

M. DALANCOUR.

C'est ma sœur qui m'occupe, voilà tout.

Madame DALANCOUR.

Votre sœur ? Pourquoi donc ? C'est la meilleure enfant du monde, je l'aime de tout mon cœur. Tenez, mon ami, si vous vouliez m'en croire, vous pourriez vous débarrasser de ce soin, & la rendre heureuse en même temps.

M. DALANCOUR.

Comment ?

Madame DALANCOUR.

Vous voulez la mettre dans un Couvent ; & je sais, de bonne part qu'elle en seroit très-fâchée.

M. DALANCOUR, *un peu fâché.*

A son âge doit-elle avoir des volontés ?

Madame DALANCOUR.

Non elle est assez sage pour se soumettre à celle de ses parens. Mais pourquoi ne la mariez-vous pas ?

M. DALANCOUR.

Elle eſt encore trop jeune.

Madame DALANCOUR.

Bon ! étois-je plus âgée quand nous nous ſommes mariés ?

M. DALANCOUR, *vivement.*

Eh bien ? irai-je de porte en porte lui chercher un mari ?

Madame DALANCOUR.

Ecoutez, écoutez, mon cher ami; ne vous fâchez, pas je vous en prie. Je crois, ſi je ne me trompe, m'être apperçue que Valere l'aime, & qu'il en eſt aimé.

M. DALANCOUR, *à part.*

Dieu ! que je ſouffre !

Madame DALANCOUR.

Vous le connoiſſez ; y auroit-il, pour Angélique, un parti mieux aſſorti que celui-là ?

M. DALANCOUR, *toujours embaraſſé.*

Nous verrons; nous en parlerons.

Madame DALANCOUR.

Faites-moi ce plaiſir, je vous le demande en grace; permettez-moi de me mêler de cette affaire; toute mon ambition ſeroit d'y réuſſir.

M. DALANCOUR, *très-embarraſſé.*

Madame....

Madame DALANCOUR.

Eh bien ?

M. DALANCOUR.

Cela ne ſe peut pas.

Madame DALANCOUR.

Non ? pourquoi ?

M. DALANCOUR, *toujours embarraſſé.*

Mon oncle y conſentiroit-il ?

Madame DALANCOUR.

A la bonne-heure. Je veux bien qu'on lui rende tout ce qui lui eſt dû; mais vous êtes le frere. La dot eſt entre vos mains; le plus ou le moins ne dépend que de vous. Permettez-moi de m'aſſurer de leurs inclinations, & que j'arrange, à peu-près, l'article de l'intérêt....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Non, gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

Madame DALANCOUR.

Eſt-ce que vous ne voudriez point marier votre ſœur ?

M. DALANCOUR.

Au contraire.

Madame DALANCOUR.

Eſt-ce que....

M. DALANCOUR.

Il faut que je ſorte; nous parlerons de cela à mon retour.

(Il veut s'en aller.)

Madame DALANCOUR.

Trouvez-vous mauvais que je m'en mêle ?

M. DALANCOUR, *en s'en allant.*

Point du tout.

Madame DALANCOUR.

Ecoutez ; feroit-ce pour la dot ?

M. DALANCOUR.

Je n'en fais rien. (*Il fort.*)

SCENE XVII.

Mda. DALANCOUR, *feule.*

QU'eft-ce que cela fignifie ? Je n'y entends rien. Se pourroit-il que mon mari.... Non ; il eft trop fage, pour avoir rien à fe reprocher.

SCENE XVIII.

Mde. DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *fans voir Madame Dalancour.*

SI je pouvois parler à Marton....

Madame DALANCOUR.

Ma fœur.

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Madame.

Madame DALANCOUR, *avec amitié.*

Où allez-vous, ma fœur ?

ANGÉLIQUE, *d'un air fâché.*

Je m'en allois, Madame.

Madame DALANCOUR.

Ah, ah ! Vous êtes donc fâchée ?

ANGÉLIQUE.

Je dois l'être.

Madame DALANCOUR.

Etes-vous fâchée contre moi ?

ANGÉLIQUE.

Mais, Madame.....

Madame DALANCOUR.

Ecoutez, mon enfant. Si c'eft le projet du Couvent qui vous fâche, ne croyez pas que j'y aie part ; au contraire ; je vous aime, & je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureufe.

ANGÉLIQUE, *à part, en pleurant.*

Qu'elle eft fauffe !

Madame DALANCOUR

Qu'avez-vous ? Vous pleurez, je crois.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle m'a bien trompée. (*Elle s'effuie les yeux.*)

Madame DALANCOUR.

Quel eft le fujet de votre chagrin ?

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Hélas ! Ce font les dérangemens de mon frere.

Madame DALANCOUR, *avec étonnement.*

Les dérangemens de votre frere ?

ANGÉLIQUE.

Oui ; perfonne ne le fait mieux que vous.

Madame DALANCOUR.

Que dites-vous là ?... expliquez vous, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Cela est inutile.

SCENE XIX.

M. GÉRONTE, Mme. DALANCOUR. ANGÉLIQUE, PICARD.

M. GÉRONTE, *appelle.*

Picard ?

SCENE XX.

PICARD, M. GÉRONTE, Madame DALANCOUR, ANGÉLIQUE.

PICARD, *sortant de l'appartement de M. Géronte.*

Monsieur.

M. GÉRONTE, *à Picard, vivement.*

Eh bien, Dorval ?

PICARD.

Monsieur, il est dans votre chambre ; il vous attend.

M. GÉRONTE.

Il est dans ma chambre ; & tu ne me le dis pas ?

PICARD.

Monsieur, je n'ai pas eu le temps.

M. GÉRONTE, *appercevant Angélique & Madame Dalancour, parle à Angélique, mais en se tournant de temps en temps vers Madame Dalancour, pour qu'elle en ait sa part.*

Que faites-vous ici ? C'est mon salon. Je ne veux pas de femme ici ; je ne veux pas de votre famille ; allez vous en.

ANGÉLIQUE.

Mon cher oncle....

M. GÉRONTE.

Allez vous-en, vous dis-je.

Angélique s'en va mortifiée.

SCENE XXI.

PICARD, Madame DALANCOUR, M. GÉRONTE.

Madame DALANCOUR, *à M. Géronte.*

Monsieur, je vous demande pardon.

M. GERONTE, *se tournant du côté par où Angélique est sortie ; mais, de temps en temps, se tournant vers Madame Dalancour.*

Cela est singulier ! Cette impertinente ! elle veut venir me gêner. Il y a un autre escalier pour sortir. Je condamnerai cette porte.

Madame DALANCOUR.

Ne vous fâchez pas, Monsieur. Pour moi, je vous assure...

M. GERONTE, *voudroit aller dans son appartement mais il ne voudroit pas passer devant Madame Dalancour, Il dit à Picard:*
Dorval, dis-tu, est dans ma chambre?

PICARD.

Oui, Monsieur.

Madame DALANCOUR, *s'appercevant de la contrainte de M. Géronte, se recule.*
Passez, passez, Monsieur; je ne vous gêne pas.

M. GÉRONTE, *à Madame Dalancour, en passant & la saluant à peine.*
Serviteur. Je condamnerai cette porte. *(Il entre chez lui.)*
Picard suit son maître.

SCENE XXII.

Mad. DALANCOUR.

Quel caractere! mais ce n'est pas cela qui m'inquiete le plus; c'est le trouble de mon mari; ce sont les propos d'Angélique. Je doute; je crains; je voudrois connoître la vérité, & je tremble de l'approfondir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, M. GERONTE,

M. GÉRONTE.

Allons jouer, & ne m'en parlez plus.

DORVAL.

Mais il s'agit d'un neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

D'un sot, d'un imbécile, qui est l'esclave de sa femme, & la victime de sa vanité.

DORVAL.

De la douceur, mon cher ami, de la douceur.

M. GÉRONTE.

Et vous, avec votre flegme, vous me feriez enrager.

DORVAL.

Je parle pour le bien.

M GÉRONTE.

Prenez une chaise. *(Il s'assied.)*

DORVAL, *d'un ton compatissant, pendant qu'il approche de la chaise.*
Le pauvre garçon!

M. GÉRONTE.

Voyons ce coup d'hier.

DORVAL, *toujours du même ton.*

Vous le perdrez.

M. GÉRONTE.

Point du tout; voyons.

DORVAL.

Vous le perdrez, vous dis-je.

M. GÉRONTE.

Je suis sûr que non.

DORVAL.

Si vous ne le secourez pas, vous le perdrez.

M. GERONTE.

Qui?

DORVAL.

Votre neveu.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Eh je parle du jeu, moi. Asseyez-vous.

DORVAL, *s'asseyant.*

Oui, je veux bien jouer; mais écoutez-moi auparavant.

M. GÉRONTE.

Me parlerez-vous encore de Dalancour?

DORVAL.

Cela se pourroit bien.

M. GÉRONTE.

Je ne vous écoute pas.

DORVAL.

Vous haïssez-donc Dalancour?

M. GÉRONTE.

Point du tout; je ne hais personne.

DORVAL.

Mais si vous ne voulez pas...

M. GÉRONTE.

Finissez; jouez; jouons, ou je m'en vais.

DORVAL.

Encore un mot, & je finis.

M. GÉRONTE.

Quelle patience!

DORVAL.

Vous avez du bien.

M. GERONTE.

Oui, grace au Ciel.

DORVAL.

Plus qu'il ne vous en faut.

M. GERONTE.

Oui; au service de mes amis.

DORVAL.

Et vous ne voulez rien donner à votre neveu?

M. GERONTE.

Pas une obole.

DORVAL.

Par conséquent....

M. GERONTE.

Par conséquent?....

DORVAL.

Vous le haïssez.

M. GERONTE, *plus vivement.*

Par conséquent vous ne savez ce que vous dites. Je hais, je déteste

sa façon de penser, sa mauvaise conduite: lui donner de l'argent ne serviroit qu'à entretenir sa vanité, sa prodigalité, ses folies. Qu'il change de systéme; je changerai aussi vis à vis de lui. Je veux que le repentir mérite le bienfait; & je ne veux pas que le bienfait empêche le repentir.

DORVAL, *après un moment de silence, paroît convaincu, & dit fort doucement :*

Jouons, jouons.

M. GERONTE.

Jouons.

DORVAL, *en jouant.*

J'en suis fâché.

M. GERONTE,

Echec au Roi.

DORVAL, *en jouant.*

Et cette pauvre fille ?...

M. GERONTE.

Qui ?

DORVAL.

Angélique.

M. GERONTE.

Ah ! pour celle-là, c'est autre chose. Parlez-moi de cela. *(Il laisse le jeu.)*

DORVAL.

Elle doit bien souffrir aussi.

M. GERONTE.

J'y ai pensé, j'y ai pourvu ; je la marierai.

DORVAL

Tant mieux. Elle le mérite bien.

M. GERONTE.

Voilà, par exemple, une petite personne accomplie, n'est-ce pas ?

DORVAL.

Oui.

M. GERONTE.

Heureux, celui qui l'aura. *(Il rêve un instant, & se leve en appellant.)* Dorval.

DORVAL.

Mon ami.

M. GERONTE.

Ecoutez.

DORVAL, *se levant.*

Eh bien ?

M. GERONTE.

Vous êtes mon ami.

DORVAL.

Oh ! sûrement.

M. GERONTE.

Si vous voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Quoi ?

M. GERONTE.

Oui, ma niece.

DORVAL.

Comment ?

M. GERONTE.

Comment! comment! êtes-vous sourd? Ne m'entendez-vous pas? Je parle clairement. Oui, si vous la voulez, je vous la donne.

DORVAL.

Ah! ah!

M. GERONTE.

Et, si vous l'épousez, outre sa dot, je lui donnerai cent mille livres du mien. Hem ? Qu'en dites-vous ?

DORVAL.

Mon cher ami, vous me faites honneur.

M. GERONTE.

Je vous connois; je ne ferois que le bonheur de ma niece.

DORVAL.

Mais.....

M. GERONTE.

Quoi ?

DORVAL.

Son frere !...

M. GERONTE.

Son frere ! Son frere n'est rien.... C'est moi qui en dois disposer; la loi, le testament de mon frere..... J'en suis le maître. Allons, décidez-vous sur le champ.

DORVAL.

Mon ami, ce que vous me proposez-là n'est pas une chose à précipiter; vous êtes trop vif.

M. GERONTE.

Je n'y vois point de difficultés; si vous l'aimez, si vous l'estimez, si elle vous convient, tout est dit.

DORVAL

Mais....

M. GERONTE, *fâché.*

Mais, mais ! Voyons votre *mais.*

DORVAL.

Comptez-vous pour rien la disproportion de seize ans, à quarante-cinq ?

M. GERONTE.

Point du tout; vous êtes encore jeune, & je connois Angélique; ce n'est pas une tête éventée.

DORVAL.

D'ailleurs, elle pourroit avoir quelque inclination.

M. GERONTE.

Elle n'en a point.

DORVAL.

En êtes-vous bien sûr ?

M. GERONTE.

Très-sûr. Allons, concluons. Je vais chez mon Notaire; je fais dresser le contrat; elle est à vous.

DORVAL.

Doucement, mon ami, doucement.

M. GERONTE.

M. GERONTE.

Eh bien ! quoi ? voulez-vous encore me fatiguer, me chagriner, m'ennuyer avec votre lenteur, vôtre sang-froid ?

DORVAL.

Vous voudriez donc ?....

M. GERONTE.

Oui, vous donner une jolie fille, sage, honnête, vertueuſe ; avec cent mille écus de dot, & cent mille livres de préſent de noce ; cela vous fâche-t-il ?

DORVAL.

C'eſt beaucoup plus que je ne mérite.

M. GERONTE, *vivement.*

Votre modeſtie, dans ce moment-ci, me feroit donner au diable.

DORVAL.

Ne vous fâchez pas. Vous le voulez ?

M. GERONTE.

Oui.

DORVAL.

Eh bien ! j'y conſens.

M. GERONTE, *avec joie.*

Vrai ?

DORVAL.

Mais, à condition.....

M. GERONTE.

Quoi ?

DORVAL.

Qu'Angélique y conſentira.

M. GERONTE.

Vous n'avez pas d'autres difficultés ?

DORVAL.

Que celle-là.

M. GERONTE.

J'en ſuis bien-aiſe ; je vous en réponds.

DORVAL.

Tant mieux, ſi cela ſe vérifie.

M. GERONTE.

Sûr, très-ſûr. Embraſſez-moi ; mon cher neveu.

DORVAL.

Embraſſons-nous donc mon cher oncle.

SCENE II.

DALANCOUR, M. GERONTE, DORVAL.

DALANCOUR *entre par la porte du fond, il voit ſon Oncle, il écoute en paſſant. Il ſe ſauve chez lui ; mais il reſte à la porte pour écouter.*

M. GERONTE.

C'Eſt le jour le plus heureux de ma vie.

DORVAL.

Que vous êtes adorable, mon cher ami !

M. GERONTE.

Je vais chez mon Notaire ; tout ſera prêt pour aujourd'hui. (*Il appelle.*) Picard !

SCENE III.

Les mêmes, PICARD.

M. GERONTE, *à Picard.*

MA canne, mon chapeau. *Picard, sort.*

SCENE IV.

DORVAL, M. GERONTE, DALANCOUR, *à sa porte.*

DORVAL.

J'Irai, en attendant, chez moi.

SCENE V.

Les mêmes, PICARD.

Picard donne à son maître sa cane & son chapeau, & rentre.

SCENE VI.

DORVAL, M. GERONTE, DALANCOUR, *à sa porte.*

M. GÉRONTE.

NOn, non; vous n'avez qu'à m'attendre Je vais revenir, vous dinerez avec moi.

DORVAL.

J'ai à écrire. Il faut que je fasse venir mon homme d'affaires qui est à une lieue de Paris.

M. GERONTE.

Allez dans ma chambre; écrivez; envoyez la Lettre par Picard. Oui, Picard ira lui-même la porter; c'est un bon garçon, sage, fidele; je le gronde quelquefois; mais je lui veux bien.

DORVAL.

Allons, j'écrirai là-dedans, puisque vous le voulez absolument.

M. GERONTE.

Tout est dit.

DORVAL.

Oui, comme nous sommes convenus.

M. GERONTE, *en lui prenant la main.*

Parole d'honneur.

DORVAL, *en donnant la main.*

Parole d'honneur.

M. GERONTE, *en s'en allant.*

Mon cher neveu !.... *(Il sort.)*

M. DALANCOUR, *au dernier mot, marque de la joie.*

SCENE VII.

M. DALANCOUR, DORVAL.

DORVAL, *à soi-même.*

EN vérité, tout ce qui m'arrive me paroit un songe. Me marier, moi qui n'y ai jamais pensé!

M. DALANCOUR, *avec la plus grande joie.*

Ah ! mon cher ami, je ne sais comment vous marquer ma reconnoissance.

DORVAL.

De quoi ?

M. DALANCOUR.

N'ai-je pas entendu ce qu'a dit mon oncle ; il m'aime, il me plaint, il va chez son notaire ; il vous a donné sa parole d'honneur. Je vois bien ce que vous avez fait pour moi. Je suis l'homme du monde le plus heureux.

DORVAL.

Ne vous flattez pas tant, mon cher ami. Il n'y a pas le mot de vrai de tout ce que vous imaginez là.

M. DALANCOUR.

Comment donc ?

DORVAL.

J'espere bien, avec le temps, pouvoir vous être utile auprès de lui ; & désormais, j'aurai même un titre pour m'intéresser davantage en votre faveur : mais, jusqu'à présent....

M. DALANCOUR, *vivement.*

Sur quoi a-t-il donc donné sa parole d'honneur ?

DORVAL.

Je vais vous le dire.... C'est qu'il m'a fait l'honneur de me propo ser votre sœur en mariage....

M. DALANCOUR, *avec joie.*

Ma sœur ? l'acceptez-vous ?

DORVAL.

Si vous en êtes content.

M. DALANCOUR.

J'en suis ravi ; j'en suis enchanté. Pour la dot, vous savez mon état actuel.

DORVAL.

Nous parlerons de cela.

M. DALANCOUR.

Mon cher frere, que je vous embrasse de tout mon cœur.

DORVAL.

Je me flatte que votre oncle, dans cette occasion....

M. DALANCOUR.

Voilà un lien qui fera mon bonheur. J'en avois le plus grand besoin. J'ai été chez mon Procureur, je ne l'ai pas trouvé.

SCENE VIII.

Md. DALANCOUR, M. DALANCOUR, DORVAL.

M. DALANCOUR, *appercevant sa femme.*

AH ! Madame Dalancour.....

Madame DALANCOUR, *à M. Dalancour.*

Je vous attendois avec impatience. J'ai entendu votre voix....

M. DALANCOUR.

Ma femme, voilà M. Dorval que je vous présente, en qualité de mon frere, d'époux d'Angélique.

Mde. DALANCOUR, *avec joie,*

Oui ?

DORVAL, *à Madame Dalancour.*

Je ferai bien flatté, Madame, si mon bonheur peut mériter votre approbation. Mde. DALANCOUR, *à Dorval.*

Monsieur, j'en suis enchantée. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*A part.*) Qu'est-ce qu'on me disoit donc du dérangement de mon mari ? M. DALANCOUR, *à Dorval.*

Ma sœur le fait-elle ?

DORVAL, *à M. Dalancour.*

Je ne le crois pas.

Mde. DALANCOUR, *à part.*

Ce n'est donc pas Dalancour qui fait ce mariage-là ?

M. DALANCOUR.

Voulez-vous que je la fasse venir ?

DORVAL.

Non ; il faudroit la prévenir : il pourroit y avoir encore une difficulté.

M. DALANCOUR.

Quelle !

DORVAL.

Celle de son agrément.

M. DALANCOUR.

Ne craignez rien ; je connois Angélique : d'ailleurs, votre état, votre mérite.... Laissez-moi faire ; je parlerai à ma sœur.

DORVAL.

Non, cher ami, je vous en prie ; ne gâtons rien ; laissons faire M. Géronte. M. DALANCOUR.

A la bonne heure.

Madame DALANCOUR, *à part.*

Je n'entends rien à tout cela.

DORVAL.

Je passe dans l'appartement de votre oncle, pour y écrire ; mon ami me l'a permis : il m'a ordonné même de l'attendre. Sans adieu. Nous nous reverrons tantôt.

(*Il entre dans l'aqpartement de M. Géronte.*)

SCENE IX.

Md. DALANCOUR, M. DALANCOUR,

Madame DALANCOUR.

A Ce que je vois, ce n'est pas vous qui mariez votre sœur.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est mon oncle.

Madame DALANCOUR.

Votre oncle ! Vous en a-t-il parlé ? Vous a-t-il demandé votre consentement M. DALANCOUR, *un peu vivement.*

Mon consentement ? N'avez-vous pas vu Dorval ? Ne me l'a-t-il pas dit ? Cela ne s'appelle-t-il pas me demander mon consentement.

Madame DALANCOUR, *un peu vivement.*

Oui, c'est une politesse de la part de M. Dorval ; mais votre oncle ne vous en a rien dit.

M. DALANCOUR, *embarrassé.*

C'est que....

Madame DALANCOUR.

C'est que.... il nous méprise complettement.

M. DALANCOUR, *vivement.*

Mais vous prenez tout de travers, cela est affreux; vous êtes insupportable.

Mde. DALANCOUR, *un peu fâchée.*

Moi, insupportable! Vous me trouvez insupportable! (*Fort tendrement.*) Ah! mon ami, voilà la premiere fois qu'une telle expression vous échappe. Il faut que vous ayez bien du chagrin, pour vous oublier à ce point.

M. DALANCOUR, *à part, avec transport.*

Ah! cela n'est que trop vrai! (*à Madame Dalancour.*) Ma chere femme, je vous demande pardon de tout mon cœur. Mais vous connoissez mon oncle; voulez-vous que nous nous brouillons davantage? Voulez-vous que je fasse tort à ma sœur? Le parti est bon, il n'y a rien à dire; mon oncle l'a choisi, tant mieux; voilà un embarras de moins pour vous & pour moi.

Md. DALANCOUR.

Allons, j'aime bien que vous preniez la chose en bonne part; je vous en loue & vous admire. Mais permettez-moi une réflexion. Qui est-ce qui aura soin des apprêts nécessaires pour une jeune personne qui va se marier? Est-ce votre oncle qui s'en chargera? Seroit-il honnête, seroit-il décent?....

M. DALANCOUR.

Vous avez raison.... Mais il y a encore du tems; nous en parlerons.

Md. DALANCOUR.

Ecoutez. J'aime Angélique, vous le savez; cette petite ingrate ne mériteroit pas que je prisse aucun soin d'elle: cependant elle est votre sœur....

M. DALANCOUR.

Comment! vous appellez ma sœur une ingrate! Pourquoi?

Md. DALANCOUR.

N'en parlons pas, pour le présent. Je lui demanderai une explication entre elle & moi; &, ensuite....

M. DALANCOUR.

Non, je veux le savoir....

Md. DALANCOUR.

Attendez, mon cher ami....

M. DALANCOUR, *très-vivement.*

Non; je veux le savoir, vous dis-je.

Md. DALANCOUR.

Puisque vous le voulez, il faut vous contenter.

M. DALANCOUR, *à part.*

Ciel! je tremble toujours.

Md. DALANCOUR.

Votre sœur....

M. DALANCOUR.

Eh bien?

Md. DALANCOUR.

Je la crois trop du parti de votre oncle.

M. DALANCOUR.

Pourquoi?

Madame DALANCOUR, *en pleurant.*

Mon cher Dalancour, dites-moi ce que c'est, confiez-le-moi; ne suis-je pas votre meilleure amie.

M. DALANCOUR.

Tenez, lisez : voilà mon état. (*Il lui donne la Lettre, & sort.*)

SCENE XII.

Mde. DALANCOUR, *seule.*

JE tremble. (*Elle lit.* (» Tout est perdu ; Monsieur ; les créanciers n'ont pas » voulu signer. La Sentence vient d'être confirmée ; elle vous sera signifiée. Prenez» y garde, il y a prise de corps «. Ah ! qu'ai-je lu ? Que viens-je d'apprendre ; mon mari... endetté... en danger de perdre la liberté !... mais... comment cela se peut-il ? point de jeu... point de sociétés dangereuses... point de faste... pour lui... Seroit-ce pour moi ? Ah, Dieux ! quelle lumiere affreuse vient m'éclairer ! Les reproches d'Angélique, cette haine de M. Gétonte, ce mépris qu'il a toujours marqué pour moi... Le voile se déchire. Je vois la faute de mon mari, je vois la mienne. Son trop d'amour l'a séduit, mon inexpérience m'a aveuglée. Dalancour est coupable je le suis peut-être & autant que lui... Mais quel remede à cette cruelle situation ? Son oncle seul... oui, son oncle pourroit y remédier... Mais Dalancour seroit-il en état, dans ce moment d'abattement & de chagrin ?... Eh ! si j'en suis la cause involontaire... pourquoi n'irois-je pas moi-même ?... Oui, quand je devrois me jetter à ses pieds... Mais, avec ce caractere âpre, intraitable, puis-je me flatter de le fléchir ?... Irai-je m'exposer à ses duretés ?... Ah ! qu'importe ? que sont toutes les humiliations, auprès de l'état affreux de mon mari ? Oui, j'y cours, cette seule idée doit me donner du courage. (*Elle veut s'en aller du côté de l'appartement de M. Géronte.*)

SCENE XIII.

Madame DALANCOUR, MARTON.

MARTON.

QUe faites vous ici, Madame ? M. Dalancour s'abandonne au désespoir. Madame DALANCOUR.

Ciel je vole à son secours. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

MARTON.

QUels malheurs ! Quels désordres ! Si c'est elle qui en est la cause, elle le mérite bien... Qui vois-je ?

SCENE XV.

MARTON, VALERE.

MARTON.

MOnsieur que venez-vous faire ici ? Vous avez mal pris votre tems. Toute la maison est dans le chagrin.

VALERE.

Je m'en doutois bien ; je viens de quitter le Procureur de Dalancour, & je viens lui offrir ma bourse & mon crédit.

MARTON.

Cela est bien honnête. Rien n'est plus généreux.

VALERE.

M. Géronte est-il chez lui ?

MARTON.

Non. Le domeftique m'a dit qu'il venoit de le voir chez fon Notaire.

VALERE.

Chez fon Notaire ?

MARTON.

Oui ; il a toujours des affaires. Mais, eft-ceque vous voudriez lui parler ;

VALERE.

Oui ; je veux parler à tout le monde. Je vois avec peine le dérangement de M. Dalancour. Je fuis feul ; j'ai du bien ; j'en puis difpofer. J'aime Angélique ; je viens lui offrir de l'époufer fans dot, & de partager avec elle mon état & ma fortune.

MARTON.

Que cela eft bien digne de vous ! Rien ne marque plus l'eftime ; l'amour, la générofité.

VALERE.

Croyez-vous que je puiffe me flatter ?...

MARTON, *avec joie.*

Oui ; d'autant plus que Mademoifelle eft dans les bonnes graces de fon oncle, & qu'il veut la marier.

VALERE.

Il veut la marier ?

MARTON, *avec joie.*

Oui.

VALERE.

Mais, fi c'eft lui qui veut la marier, il voudra être le maître de lui propofer le parti.

MARTON, *après un moment de filence.*

Cela fe pourroit bien.

VALERE.

Eft-ce une confolation pour moi ?

MARTON.

Pourquoi pas ? (*en fe tournant vers la couliffe.*) Venez, venez ; Mademoifelle.

SCENE XVI.

MARTON, ANGELIQUE, VALERE.

ANGÉLIQUE.

JE fuis toute effrayée.

VALERE, *à Angélique.*

Qu'avez-vous, Mademoifelle ?

ANGÉLIQUE, *à Valere.*

Mon pauvre frere....

MARTON, *à Angélique.*

Toujours de même ?

ANGELIQUE, *à Marton.*

Il eft un peu plus tranquille.

MARTON.

Ecoutez, écoutez, Mademoifelle : Monfieur m'a dit des chofes charmantes pour vous & pour votre frere.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Pour lui aussi ?

MARTON.

Si vous saviez le sacrifice qu'il se propose de faire !

VALERE, *bas à Marton.*

Ne lui dites rien. (*Se tournant vers Angélique*) Y a-t-il des sacrifices qu'elle ne mérite pas ! MARTON.

Mais ; il faudra en parler à M. Géronte.

ANGELIQUE.

Ma bonne amie, si vous vouliez vous en charger !

MARTON.

Je le veux bien. Que lui dirai-je ? Voyons, consultons. Mais j'entends quelqu'un. (*Elle court vers l'appartement de M. Géronte & revient.*) C'est M. Dorval. (*A Valere.*) Ne vous montrez pas encore. Allons dans ma chambre & nous parlerons à notre aise.

VALERE, *à Angélique.*

Si vous voyez votre frere...

MARTON.

Eh ! venez-donc, Monsieur, venez-donc.

(*Elle le pousse, le fait sortir & elle sort avec lui.*)

SCENE XVII.

DORVAL, ANGELIQUE.

ANGELIQUE, *à soi-même.*

Que ferai-je ici avec M. Dorval ! je puis m'en aller.

DORVAL, *à Angélique qui va pour sortir.*

Ah ! Mademoiselle... Mademoiselle !

ANGELIQUE.

Monsieur.

DORVAL.

Avez-vous vu M. votre oncle ? ne vous a-t-il rien dit ?

ANGELIQUE.

Monsieur, je l'ai vu ce matin.

DORVAL.

Avant qu'il sortît ?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur.

DORVAL.

Est il rentré ?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur.

DORVAL, *à part.*

Ah ! bon ; elle ne fait encore rien.

ANGELIQUE.

Monsieur, je vous demande pardon. Y a-t-il quelque chose de nouveau qui me regarde ? DORVAL.

Il vous aime bien, votre oncle.

ANGELIQUE, *avec modestie.*

Il est bon.

DORVAL.

Il pense à vous.... sérieusement.

ANGELIQUE.

C'est un bonheur pour moi.

DORVAL.

Il pense à vous marier. *Angélique ne marque que de la modestie.*

DORVAL.

Hem ? Qu'en dites-vous ? *Angélique ne marque que de la modestie.*

DORVAL.

Seriez-vous bien aise de vous marier ?

ANGELIQUE, *modestement.*

Je dépends de mon oncle.

DORVAL.

Voulez-vous que je vous dise quelque chose de plus ?

Angélique avec un peu de curiosité.

Mais... tout comme il vous plaira, Monsieur.

DORVAL.

C'est que le choix en est déjà fait.

ANGELIQUE, *à part;*

Ah, Ciel ! que je crains !

DORVAL, *à part.*

C'est de la joie, je crois.

ANGELIQUE, *en tremblant.*

Monsieur, oserois-je vous demander...

DORVAL.

Quoi, Mademoiselle ?

ANGELIQUE, *toujours en tremblant.*

Le connoissez vous celui qu'on m'a destiné ?

DORVAL

Oui, je le connois, & vous le connoissez aussi.

ANGELIQUE, *avec un peu de joie.*

Je le connois aussi ?

DORVAL,

Certainement, vous le connoissez.

ANGELIQUE.

Monsieur, oserois-je....

DORVAL.

Parlez, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Vous demander le nom du jeune homme !

DORVAL

Le nom du jeune homme ?

ANGÉLIQUE.

Oui ; si vous le connoissez.

DORVAL.

Mais.... Si ce n'étoit pas tout-à-fait un jeune homme ;

ANGELIQUE, *à part avec agitation.*

Ciel !

DORVAL.

Vous êtes sage.... Vous dépendez de votre oncle.....

ANGÉLIQUE, *en tremblant.*

Croyez-vous, Monsieur, que mon oncle veuille me sacrifier ?

DORVAL.

Qu'appellez-vous sacrifier ?

ANGÉLIQUE, *avec passion.*

Mais... sans l'aveu de mon cœur. Il est si bon ! Qui pourroit lui avoir donné ce conseil ? Qui est-ce qui lui auroit proposé ce parti ?

DORVAL, *un peu piqué.*

Mais.... ce parti.... Si c'étoit moi, Mademoiselle ?....

ANGELIQUE, *avec de la joie.*

Vous, Monsieur ? Tant mieux.

DORVAL, *avec un air content.*

Tant mieux ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous connois, vous êtes sensible ; je me confie à vous. Si vous avez donné cet avis à mon oncle, si vous avez proposé ce parti, j'espere que vous trouverez le moyen de l'en détourner.

DORVAL, *à part.*

Ah ! ah ! Cela n'est pas mal. (*A Angélique.*) Mademoiselle.

ANGELIQUE, *tristement.*

Monsieur.

DORVAL.

Auriez-vous le cœur prévenu ?

ANGELIQUE, *avec passion.*

Ah, Monsieur !

DORVAL.

Je vous entends.

ANGÉLIQUE.

Ayez pitié de moi.

DORVAL, *à part.*

Je l'ai bien dit ; je l'avois bien prévu ; heureusement je n'en suis pas amoureux ; mais je commençois à y prendre un peu de goût.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, vous ne me dites rien.

DORVAL.

Mais, Mademoiselle.....

ANGELIQUE.

Prendriez-vous quelque intérêt particulier à celui qu'on voudroit me donner ?

DORVAL.

Un peu.

ANGELIQUE, *avec passion & fermeté*

Je le haïrois, je vous en avertis.

DORVAL, *à part.*

La pauvre enfant ! j'aime sa sincérité.

ANGELIQUE.

Hélas ! Soyez compatissant ; soyez généreux.

DORVAL.

Eh bien ! Mademoiselle.... je le ferai... je vous le promets.... Je parlerai à votre oncle pour vous ; je ferai mon possible pour que vous soyez satisfaite.

ANGÉLIQUE, *avec joie.*

Ah! que je vous aime!

DORVAL, *content.*

La pauvre petite!

ANGELIQUE, *avec transport.*

Vous êtes mon bienfaiteur, mon protecteur, mon pere.

(*Elle le prend par la main.*)

DORVAL.

Ma chere enfant!

SCENE XVIII.

DORVAL, M. GERONTE, ANGELIQUE.

M. GÉRONTE, *avec gaieté, à sa maniere.*

Bon, bon, courage! J'en suis ravi, mes enfans.

Angélique se retire toute mortifiée, & Dorval, sourit.

M. GÉRONTE.

Comment donc! est-ce que ma présence vous fait peur? Je ne condamne pas des empressemens légitimes. Tu as bien fait, toi Dorval, de la prévenir. Allons, Mademoiselle, embrassez votre époux.

ANGELIQUE, *consternée.*

Qu'entends-je?

DORVAL, *à part, en souriant.*

Me voilà découvert.

M. GERONTE, *à Angélique avec vivacité.*

Qu'est-ce que cela signifie? Quelle modestie déplacée! Quand je n'y suis pas, tu t'approches; & quand j'arrive tu t'éloignes! Avance-toi. (*A Dorval, en colere.*) Allons, vous! approchez donc aussi.

DORVAL, *en riant.*

Doucement, mon ami Géronte.

M. GÉRONTE.

Oui, vous riez, vous sentez votre bonheur; je veux bien que l'on rie: mais je ne veux pas qu'on me fasse enrager; entendez-vous, Monsieur le rieur? Venez ici, & écoutez-moi.

DORVAL.

Mais écoutez vous-même.

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Approchez donc. (*Il veut la prendre par la main.*)

ANGELIQUE, *en pleurant.*

Mon oncle....

M. GÉRONTE, *à Angélique.*

Tu pleures, tu fais l'enfant! Tu te moques de moi, je crois. (*Il la prend par la main, & la force de s'avancer au milieu du Théâtre; ensuite il se tourne du côté de Dorval, & lui dit avec une espece de gaieté.*) Je la tiens.

DORVAL.

Laissez-moi parler au moins.

M. GÉRONTE, *vivement.*

Paix.

ANGELIQUE.

Mon cher oncle....

M. GERONTE, *vivement.*

Paix. (*Il change de ton & dit tranquillement.*) J'ai été chez mon Notaire ; j'ai tout arrangé ; il a fait la minute devant moi, il l'apportera tantôt, & nous signerons.

DORVAL.

Mais si vous vouliez m'écouter....

M. GÉRONTE.

Paix. pour la dot, mon frere a fait la sottise de la laisser entre les mains de son fils : je me doute bien qu'il y aura quelque malversation de sa part ; mais cela ne m'embarrasse pas. Ceux qui ont fait des affaires avec lui, les auront mal faites, la dot ne peut pas périr, &, en tout cas, c'est moi qui vous en réponds.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'en puis plus. DORVAL, *embarrassé.*

Tout cela est très-bien ; mais....

M. GÉRONTE.

Quoi ?

DORVAL, *regardant Angélique.*

Mademoiselle auroit quelque chose à vous dire là-dessus.

ANGELIQUE, *vîte & en tremblant.*

Moi, Monsieur ?.....

M. GÉRONTE.

Je voudrois bien voir qu'elle trouvât quelque chose à redire sur ce que je fais, sur ce que j'ordonne & sur ce que je veux. Ce que je veux, ce que j'ordonne & ce que je fais ; je le fais, je le veux & je l'ordonne pour ton bien ; entends-tu ?

DORVAL.

Je parlerai donc moi-même.

M. GÉRONTE.

Et qu'avez-vous à me dire ?

DORVAL.

Que j'en suis fâché ; mais que ce mariage ne peut pas faire.

M. GÉRONTE.

Ventrebleu ! (*Angélique s'éloigne toute effrayée, Dorval recule aussi.*) Vous m'avez donné votre parole d'honneur.

DORVAL.

Oui ; mais à condition.....

M. GERONTE, *se tournant vers Angélique.*

Seroit-ce cette impertinente ? Si je pouvois le croire.... Si je pouvois m'en douter.... (*Il la menace.*)

DORVAL, *sérieusement.*

Non, Monsieur ; vous avez tort.

M. GERONTE, *se tournant vers Dorval.*

C'est donc vous qui me manquez ? *Angélique saisit le moment & se sauve.*

SCENE XIX.

DORVAL, M. GERONTE.

M. GERONTE, *continue.*

Qui abusez de mon amitié & de mon attachement pour vous.

DORVAL, *hauffant la voix.*

Mais écoutez les raifons...

M. GERONTE.

Point de raifons ; je fuis un homme d'honneur, & fi vous l'êtes auffi, allons tout-à-l'heure.. (*En fe tournant il appelle :*) Angélique.

DORVAL, *fe fauvant.*

Pefte de l'homme ! il me poufferoit à bout !

M. GERONTE.

Où eft-elle ? Angélique ! Holà, quelqu'un !

SCENE XX.

M. GERONTE, *feul. Il appelle toujours.*

Picard ! Marton ! la Pierre ! Courtois !... Mais je la trouverai. C'eft vous à qui j'en veux. (*Il fe tourne & ne voit plus Dorval ; il refte interdit.*) Comment donc ! il me plante là ? (*Il appelle.*) Dorval ! mon ami Dorval ! Ah l'indigne ! ah l'ingrat ! Holà, quelqu'un, Picard !

SCENE XXI.

M. GERONTE, PICARD.

PICARD.

Monfieur.

M. GÉRONTE.

Coquin ! tu ne me réponds pas ?

PICARD.

Pardonnez-moi, Monfieur ; me voilà.

M. GERONTE.

Malheureux, je t'ai appellé dix fois.

PICARD.

J'en fuis fâché...

M. GERONTE.

Dix fois, malheureux !

PICARD, *à part, d'un air fâché.*

Il eft bien dur quelquefois.

M. GERONTE.

As-tu vu Dorval ?

PICARD, *brufquement.*

Oui, Monfieur.

M. GERONTE.

Où eft-il ?

PICARD.

Il eft parti.

M. GERONTE, *vivement.*

Comment eft-il parti ?

PICARD, *brufquement.*

Il eft parti comme l'on part.

M. GERONTE, *très-fâché.*

Ah ! pendard ! eft-ce ainfi que l'on répond à fon maître.

(*Il le menace, & le fait reculer.*)

PICARD, *en reculant, d'un air très-fâché.*

Monfieur ; renvoyez-moi....

M. GERONTE.

Te renvoyer, malheureux !

(Il le menace, le fait-reculer; Picard, en reculant, tombe entre la chaise & la table. M. Géronte court à son secours, & le fait relever.)

PICARD.

Ahi !

(Il s'appuye au dos de la chaise, & il marque beaucoup de douleur.)

M. GERONTE, *embarrassé.*

Qu'est-ce que c'est donc ?

PICARD.

Je suis blessé, Monsieur, vous m'avez estropié.

M. GERONTE, *d'un air pénétré, & à part.*

J'en suis fâché. (*A Picard.*) Peux-tu marcher ?

PICARD, *toujours fâché, il essaie & marche mal.*

Je crois qu'oui, Monsieur.

M. GERONTE, *brusquement.*

Vas-t-en.

PICARD, *tristement.*

Vous me renvoyez, Monsieur ?

M. GÉRONTE, *vivement.*

Point du tout. Vas-t-en chez ta femme, qu'on te soigne (*Il tire sa bourse, & veut lui donner de l'argent.*) Tiens, pour te faire panser.

PICARD, *à part, & attendri.*

Quel maître !

M. GERONTE, *en lui offrant de l'argent.*

Tiens donc.

PICARD, *modestement.*

Eh ! non, Monsieur : j'espere que cela ne sera rien.

M. GERONTE.

Tiens toujours.

PICARD, *en refusant par honnêteté.*

Monsieur...

M. GÉRONTE, *vivement.*

Comment ! tu refuses de l'argent ? est-ce par orgueil ? est-ce par dépit ? est-ce par haine ? crois tu que je l'aie fait exprès ? prends cet argent, prends-le, mon ami : ne me fais pas enrager.

PICARD, *prenant l'argent.*

Ne vous fâchez pas, Monsieur, je vous remercie de vos bontés.

M. GÉRONTE.

Vas-t-en tout-à-l'heure.

PICARD.

Oui, Monsieur. *(Il marche mal.)*

M. GÉRONTE.

Vas doucement.

PICARD.

Oui, Monsieur.

M. GERONTE.

Attends, attends; tiens ma canne.

PICARD.

Monsieur.

M. GERONTE.
Prends-la, te dis-je ; je le veux.
PICARD, *prend la canne, & dit en s'en allant*
Quelle bonté ! (*Il sort.*)

SCENE XXII.
M. GERONTE, MARTON.
M. GERONTE.
C'Est la premiere fois de ma vie... Peste soit de ma vivacité ! (*Se promenant à grands pas.*) C'est Dorval qui m'a impatienté.
MARTON.
Monsieur, voulez-vous dîner.
M. GERONTE, *très-vivement.*
Vas-t-en à tous les diables. *Il court & s'enferme dans son appartement.*

SCENE XXIII.
MARTON, *seule.*
BOn ! fort bien ! Je ne pourrai rien faire aujourd'hui pour Angélique ; autant vaut que Valere s'en aille. *Fin du second Acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.
(*Picard entre par la porte du milieu, Marton par celle de M. Dalancour.*)
MARTON.
VOus voilà donc de retour ?
PICARD, *ayant la canne de son maître.*
Oui, je boite un peu ; mais cela n'est rien, j'ai eu plus de peur que de mal ; cela ne méritoit pas l'argent qu'il m'a donné pour me faire panser.
MARTON.
Allons, allons ; à quelque chose malheur est bon.
PICARD, *d'un air content.*
Mon pauvre Maître ! Ma foi, ce trait-là m'a touché jusqu'aux larmes ; il m'auroit cassé la jambe, que je lui aurois pardonné.
MARTON.
Il a un cœur !.... C'est dommage qu'il ait ce vilain défaut.
PICARD.
Qui est-ce qui n'en a pas.
MARTXN.
Allez, allez le voir. Savez-vous bien qu'il n'a pas encore dîné.
PICARD.
Pourquoi donc ?
MARTON.
Eh ! il y a des choses, mon enfant, des choses terribles dans cette maison.
PICARD.
Je le sais, j'ai rencontré votre neveu, & il m'a tout conté. C'est pour cela que je suis revenu tout de suite. Le sait-il mon maître ?
MARTON.

MARTON.

Je ne le crois pas.

PICARD.

Ah ! qu'il en sera fâché !

MARTON.

Oui ; & la pauvre Angélique ?

PICARD.

Mais Valere.

MARTON.

Valere ? Valere est toujours ici ; il n'a pas voulu s'en aller ; il est là ; il encourage le frere ; il regarde la sœur ; il console Madame. L'un pleure ; l'autre soupire ; l'autre se désespere. C'est un cahos, un véritable cahos.

PICARD.

Ne vous étiez-vous pas chargée de parler à Monsieur ?...

MARTON.

Oui, je lui parlerai ; mais à présent il est trop en colere.

PICARD.

Je vais voir, je vais lui reporter sa canne.

MARTON.

Allez ; & si vous voyez que l'orage soit un peu calmé, dites-lui quelque chose de l'état malheureux de son neveu.

PICARD.

Oui, je lui en parlerai, & je vous en donnerai des nouvelles. (*Il ouvre tout doucement, il entre dans l'appartement de M. Géronte ; & il ferme la porte.*)

MARTON.

Oui ; mon cher ami, allez doucement.

SCENE II.

MARTON, *seule.*

C'Est un bon garçon que ce Picard, doux, honnête, serviable ; c'est le seul qui me plaise dans cette maison. Je ne me lie pas avec tout le monde, moi.

SCENE III.

MARTON, DORVAL.

DORVAL, *parlant bas & souriant.*

EH bien, Marton ?...

MARTON.

Monsieur, votre très-humble servante.

DORVAL, *en souriant.*

M. Géronte est-il toujours en colere.

MARTON.

Il n'y auroit rien d'extraordinaire en cela ; vous le connoissez mieux que personne.

DORVAL.

Est-il toujours bien indigné contre moi ?

MARTON.

Contre vous, Monsieur ? il s'est fâché contre vous ?

DORVAL, *en riant & parlant toujours.*

Sans doute ; mais cela n'est rien ; je le connois, je parie que, si je vais le voir, il sera le premier à se jetter à mon cou.

MARTON.

Cela se pourroit bien ; il vous aime, il vous estime ; vous êtes son ami unique.... C'est singulier cependant, un homme vif comme lui ! Et vous, sauf votre respect, vous êtes le mortel le plus flegmatique....

DORVAL.

C'est cela précisément qui a conservé si long-temps notre liaison.

MARTON.

Allez, allez le voir.

DORVAL.

Pas encore: je voudrois auparavant voir Mademoiselle Angélique. Où est-elle ?

MARTON, *avec passion.*

Elle est avec son frere. Savez-vous tous les malheurs de son frere ?

DORVAL, *d'un air pénétré.*

Hélas ! oui ; tout le monde en parle.

MARTON.

Et qu'est-ce qu'on en dit ?

DORVAL.

Peux-tu le demander ? Les bons le plaignent, les méchans s'en moquent, & les ingrats l'abandonnent.

MARTON.

Ah, Ciel ! Et cette pauvre Demoiselle ?

DORVAL.

Il faut que je lui parle.

MARTON.

Pourrois-je vous demander de quoi il s'agit ; Je m'intéresse trop à elle, pour ne pas mériter cette complaisance.

DORVAL.

Je viens d'apprendre qu'un certain Valere...

MARTON, *en riant.*

Ah, ah ! Valere !

DORVAL.

Le connoissez-vous ?

MARTON.

Beaucoup, Monsieur ; c'est mon ouvrage que tout cela.

DORVAL.

Tant mieux ; vous me seconderez.

MARTON.

De tout mon cœur.

DORVAL.

Il faut que j'aille m'assurer si Angélique...

MARTON.

Et, ensuite, si Valere...

DORVAL.

Oui, j'irai le chercher aussi.

MARTON, *en souriant.*

Allez, allez chez M. Dalancour. Vous ferez, d'une pierre, deux coups.

DORVAL.

Comment donc ?

MARTON.

Il est là.

DORVAL.

Valere ?

MARTON.

Oui.

DORVAL.

J'en suis bien aise ; j'y vais de ce pas.

MARTON.

Attendez, attendez ; voulez-vous que je vous fasse annoncer ?

DORVAL, *en riant.*

Bon ! irai-je me faire annoncer chez mon beau frere ?

MARTON.

Votre beau-frere ?

DORVAL.

Oui.

MARTON.

Qui donc ?

DORVAL.

Tu ne sais donc rien ?

MARTON.

Non.

DORVAL.

Eh bien ! tu le sauras une autre fois. (*Il entre chez M. Dalancour.*)

SCENE IV.

MARTON, *seule.*

Il est fou....

SCENE V.

M. GERONTE, MARTON.

M. GERONTE, *parlant toujours vers la porte de son appartement.*

Reste-là ; je ferai porter la lettre par un autre. Reste-là.. Je le veux... (*Il se retourne.*) Marton !

MARTON.

Monsieur.

M. GERONTE.

Va chercher un domestique, & qu'il aille tout à l'heure porter cette lettre à Dorval. (*Se tournant vers la porte de son appartement.*) L'imbécille ! il boite encore, & il voudroit sortir ! (*A Marton.*) Vas donc.

MARTON.

Mais, Monsieur...

M. GERONTE.

Dépêche-toi...

MARTON.

Mais Dorval...

M. GERONTE, *vivement.*

Oui, chez Dorval.

MARTON.

Il est ici.

M. GERONTE.

Qui ?

MARTON.

Dorval.

M. GERONTE.

Où ?

MARTON.

Ici.

M. GERONTE.

Dorval est ici ?

MARTON.

Oui, Monsieur.

M. GERONTE.

Où est-il ?

MARTON.

Chez M. Dalancour.

M. GÉRONTE, *d'un air fâché.*

Chez Dalancour ! Dorval chez Dalancour ! Je vois à présent ce que c'est; je comprends tout. (*A Marton.*) Vas chercher Dorval ; dis-lui, de ma part.... Non, je ne veux pas qu'on aille dans ce maudit appartement. Si tu y mets les pieds, je te renvoie sur le champ. Appelle les gens de ce misérable... Point du tout, qu'ils ne viennent pas... Vas-y toi, oui, oui ; qu'il vienne tout de suite. Eh bien ?

MARTON.

Irai-je ? ou n'irai-je pas ?

M. GERONTE.

Vas-y ; ne m'impatiente pas davantage.

Marton entre chez M. Dalancour.

SCENE VI.

M. GERONTE, *seul.*

OUi, c'est cela. Dorval a pénétré dans quel abyme affreux ce malheureux est tombé ; oui, il l'a su avant moi ; & je n'en aurois rien su encore, si Picard ne me l'eût pas dit. C'est cela même ; Dorval craint l'alliance d'un homme perdu ; il est là, il l'examine peut-être, pour s'en assurer davantage. Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? Je l'aurois persuadé, je l'aurois convaincu... Pourquoi n'a-t-il pas parlé ? Dira-t-il que ma vivacité ne lui a pas donné le temps ? Point du tout ; il n'avoit qu'à attendre ; il n'avoit qu'à rester, ma fougue se seroit calmée & il auroit parlé. Neveu indigne ! traître ! perfide ! tu as sacrifié ton bien, ton honneur ; je t'ai aimé, scélérat ! je ne t'ai aimé que trop ; je t'effacerai tout-à-fait de mon cœur & de ma mémoire.... Sors d'ici, va périr ailleurs... Mais où iroit-il ? N'importe, je n'y pense plus ; c'est sa sœur qui m'intéresse, c'est elle seule qui mérite ma tendresse, mes soins.... Dorval est mon ami, Dorval l'épousera ; je lui donnerai la dot, je lui donnerai tout mon bien, tout. Je laisserai souffrir le coupable ; mais je n'abandonnerai jamais l'innocence.

SCENE VII.

M. DALANCOUR, M. GERONTE.

M. DALANCOUR, *avec un air effrayé, se jette aux pieds de M. Géronte.*

AH, mon oncle ! écoutez-moi de grace.

M. GERONTE *se retourne, voit Dalancour, & recule un peu.*

Qu'est-ce que tu veux ? leve-toi.

M. DALANCOUR, *dans la même posture.*
Mon cher oncle! voyez le plus malheureux des hommes: de grace, écoutez-moi.
M. GERONTE, *un peu touché, mais toujours avec colere.*
Leve-toi, te dis-je. M. DALANCOUR, *à genoux.*
Vous, dont le cœur est si généreux, si sensible, m'abandonnerez-vous pour une faute qui n'est que celle de l'amour, & d'un amour honnête & vertueux. J'ai eu tort, sans doute, de m'écarter de vos conseils, de négliger votre tendresse paternelle: mais, mon cher oncle, au nom du sang qui m'a donné la vie, de ce sang qui vous est commun avec moi, laissez-vous toucher, laissez-vous fléchir.
M. GERONTE, *peu-à-peu s'attendrit, & s'essuie les yeux en se cachant de Dalancour, & dit à part:*
Quoi! tu oses encore!... M. DALANCOUR.
Ce n'est pas la perte de mon état qui me désole: un sentiment plus digne de vous m'anime, c'est l'honneur. Souffrirez-vous que votre neveu ait à rougir? Je ne vous demande rien pour nous. Que je m'acquitte noblement; & je réponds pour ma femme & pour moi, que l'indigence n'effrayera pas nos cœurs, quand, au sein de l'infortune, nous aurons pour consolation une probité sans tache, notre amour, votre tendresse & votre estime. M. GERONTE.
Malheureux!... tu mériterois... Mais je suis un imbécille; cette espece de fanatisme du sang me parle en faveur d'un ingrat! Leve-toi, traître! je payerai tes dettes, &, par-là, je te mettrai peut-être en état d'en faire d'autres.
M. DALANCOUR, *d'un air pénétré.*
Eh! non, mon oncle; je vous réponds... Vous verrez par ma conduite...
M. GERONTE.
Quelle conduite, misérable écervelé! celle d'un mari infatué, qui se laisse mener par sa femme, par une femme vaine, présomptueuse, coquette...
M. DALANCOUR, *vivement.*
Non, je vous jure: ce n'est point la faute de ma femme, vous ne la connoissez pas...
M. GERONTE, *encore plus vivement.*
Tu la défends! tu ments devant moi! Prends garde: il s'en faut peu qu'à cause de ta femme, je ne révoque la promesse que tu m'as arrachée... Oui, oui, je la révoquerai; tu n'auras rien de moi. Ta femme, ta femme! je ne peux pas la souffrir, je ne veux pas la voir. M. DALANCOUR.
Ah! mon oncle, vous me déchirez le cœur!

SCENE VIII.

LES PRECEDENS Mde. DALANCOUR.
Madame DALANCOUR.
HElas! Monsieur, si vous me croyez la cause des dérangemens de votre neveu, il est juste que j'en porte seule la peine. l'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent, n'est pas une excuse suffisante à vos yeux. Jeune, sans expérience, je me suis laissé conduire par un mari que j'aimois; le monde m'a entraînée, l'exemple m'a séduite; j'étois contente, & je me croyois heureuse: mais je parois coupable; cela suffit, &, pourvu que mon mari soit digne de vos bienfaits, je souscris à votre fatal arrêt; je m'arracherai de ses bras. Je ne vous demande qu'une grace: modérez votre haine pour moi; excusez mon sexe, mon âge; excusez la foiblesse d'un mari qui, par trop d'amour... M. GERONTE.
Eh! Madame, croyez-vous m'abuser?
Madame DALANCOUR.
O Ciel! il n'est donc plus de ressource! Ah! mon cher Dalancour, je t'ai donc perdu... Je me meurs. (*Elle tombe sur un fauteuil. M. Dalancour court à son secours.*)
M. GERONTE, *inquiet, ému, touché.*
Holà, quelqu'un, Marton!

SCENE IX.

LES PRCEDENS. MARTON.
MARTON.
MOnsieur, Monsieur, me voilà.
M. GERONTE, *vivement.*
Voyez-là... allons; voyez, portez-lui du secours.

MARTON.

Madame, Madame, qu'est-ce que c'est donc ?

M. GERONTE, *donnant un flacon à Marton.*

Tenez, tenez ; voici de l'eau de Cologne. (*A M. Dalancour.*) Eh bien !

M. DALANCOUR.

Ah ! mon oncle !...

M. GERONTE, *s'approche de Mde. Dalancour, & lui dit brusquement.*

Comment vous trouvez-vous ?

Mde. DALANCOUR, *se levant tout doucement, & avec une voix languissante.*

Monsieur, vous êtes trop bon de vous intéresser pour moi. Ne prenez pas garde à ma foiblesse, c'est le cœur qui parle, je recouvrerai mes forces, je partirai, je soutiendrai mon malheur.

M. Géronte s'attendrit, mais il ne dit mot.

M. DALANCOUR, *tristement.*

Ah ! mon oncle, souffrirez-vous...

M. GERONTE, *à M. Dalancour, vivement.*

Tais toi. (*A Madame Dalancour, brusquement.*) Restez à la maison avec votre mari.

Mde. DALANCOUR.

Ah, Monsieur !

M. DALANCOUR, *avec transport.*

Ah, mon cher oncle !

M. GERONTE, *sérieux mais sans emportement, & les prenant l'un & l'autre par la main.*

Ecoutez. Mes épargnes n'étoient pas pour moi ; vous les auriez trouvées un jour ; vous les mangez aujourd'hui, la source en est tarie ; prenez-y garde : si la reconnoissance ne vous touche pas, que l'honneur vous y engage.

Mde. DALANCOUR.

Votre bonté....

M. DALANCOUR.

Votre générosité....

M. GERONTE.

Cela suffit.

MARTON.

Monsieur....

M. GÉRONTE, *à Marton.*

Tais-toi, bavarde.

MARTON.

Monsieur, vous êtes en train de faire du bien : ne ferez-vous pas aussi quelque chose pour Mademoiselle Angélique ?

M. GERONTE, *vivement.*

A propos, où est-elle ?

MARTON.

Elle n'est pas loin.

M. GERONTE.

Son prétendu y est-il ?

MARTON.

Son prétendu ?

M. GERONTE.

Oui; est-ce qu'il est courroucé ? Est-ce qu'il ne veut plus me voir ? Seroit-il parti ?

MARTON.

Monsieur..... son prétendu..... y est.

M. GERONTE.

Qu'ils viennent ici.

MARTON.

Angélique & son prétendu ?

M. GERONTE, *vivement.*

Oui, Angélique & son prétendu.

MARTON.

Tant mieux. Tout-à-l'heure, Monsieur. (*En s'approchant de la coulisse.*) Venez, venez, mes enfans ; n'ayez pas peur.

SCENE X.

M. DALANCOUR, VALERE, DORVAL, M. GERONTE, ANGELIQUE, Mde. DALANCOUR, MARTON.

M. GERONTE, *voyant Valere & Dorval.*

QU'est-ce que cela ? Que veut-il cet autre ?

MARTON.

Monsieur, c'est qu'il y a le prétendu & le témoin.

M. GERONTE, *à Angélique.*

Approchez.

ANGELIQUE, *s'approche en tremblant, & adresse la parole à Madame Dalancour.*

Ah ! ma sœur, que j'ai de pardons à vous demander.

MARTON, *à Madame Dalancour.*

Et moi aussi, Madame.....

M. GERONTE, *à Dorval.*

Venez ici, Monsieur le prétendu. Eh ! bien, êtes-vous encore fâché ? Ne viendrez-vous pas ? DORVAL.

Est-ce moi ?

M. GERONTE.

Vous même.

DORVAL.

Pardonnez-moi ; je ne suis que le témoin.

M. GERONTE.

Le témoin !

DORVAL,

Oui, voilà le mystere. Si vous m'aviez laissé parler.....

M. GERONTE.

Du mystere ! (*à Angélique.*) Il y a du mystere ?

DORVAL, *d'un ton sérieux & ferme.*

Ecoutez - moi, mon ami. Vous connoissez Valere ; il a su les désastres de cette maison ; il est venu offrir son bien à M. Dalancour, & sa main à Angélique. Il l'aime, il est prêt à l'épouser sans dot, & à lui assurer un douaire de douze mille livres de rente. Je vous connois, je sais que vous aimez les belles actions ; je l'ai retenu & je me suis chargé de vous le présenter.

M. GERONTE, *fort en colere, à Angélique.*

Tu n'avois pas d'inclination? Tu m'as trompé. Non, je ne le veux pas; c'est une supercherie de part & d'autre, je ne le souffrirai pas.

ANGELIQUE, *en pleurant.*

Mon cher oncle.....

VALERE, *d'un air passionné & suppliant.*

Monsieur....

M. DALANCOUR.

Vous êtes si bon!...

Mde. DALANCOUR.

Vous êtes si généreux!....

MARTON.

Mon cher Maître!...

M. GERONTE, *à part, & touché.*

Maudit soit mon chien de caractere! Je ne puis pas garder ma colere comme je le voudrois Je me soufflerterois volontiers.

TOUS *à la fois répetent leurs prieres & l'entourent.*

M. GERONTE.

Taisez-vous, laissez-moi; que le Diable vous emporte; & qu'il l'épouse.

MARTON, *fort.*

Qu'il l'épouse, sans dot?

M. GERONTE, *à Marton vivement.*

Comment sans dot! Est-ce que je marierai ma niece sans dot? Est-ce que je n'aurois pas le moyen de lui donner une dot? Je connois Valere; l'action généreuse qu'il vient de se proposer mérite même une récompense. Oui, il aura la dot, & les cent mille livres que je lui ai promises.

VALERE.

Que de graces!

ANGELIQUE.

Que de bontés!

Mde. DALANCOUR.

Quel cœur!

M. DALANCOUR.

Quel exemple!

MARTON.

Vive mon maître!

DORVAL.

Vive mon bon ami!

TOUS *à la fois l'entourent, l'accablent de caresses & répetent ses éloges.*

M. GERONTE *tâche de se débarrasser & crie fort.*

Paix, paix, paix (*Il appelle.*) Picard!

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, PICARD.

PICARD.

Monsieur.

M. GERONTE.

L'on soupera chez moi; tout le monde est prié. Dorval, en attendant, nous jouerons aux échecs.

FIN.

